

d'une machine en fer par cela même assez coûteuse et qui ne peut être mue économiquement qu'avec l'aide d'un manège quelconque attelé d'un cheval. Par conséquent il ne peut être introduit avec avantage que dans les exploitations où la culture du chanvre couvre une étendue de terre assez considérable. Tandis que dans les petites cultures le maillet, la dame cannelée et surtout la braye ordinaire trouvent aisément leur place et rendent de grands services.

Après le brayage vient l'écochage. Cette opération s'exécute de deux manières :

1o. Au moyen de l'écochoir ordinaire. C'est tout simplement une planche de bois dur d'un pied de large environ et fixée verticalement à l'une des extrémités d'un épais plateau placé horizontalement. La planche verticale peut avoir environ trois pieds de haut, elle offre à sa partie supérieure une échancrure présentant la forme d'un croissant et dont on arrondit les angles (abat les écarts). De la main gauche on saisit une poignée de fibres brayées, on l'appuie dans l'échancrure de la planche verticale de manière que la filasse pende en dehors, puis à l'aide d'un large couteau de bois, on frappe sur la partie qui débordé jusqu'à ce que la totalité des matières étrangères tombe.

2o. Au moyen de l'écochoir mécanique. Cet écochoir est construit sur le même principe que l'écochoir à la main. La seule différence consiste en ce que les couteaux de bois qui doivent frapper les fibres sont fixés au nombre de six comme autant d'ailes autour d'une roue verticale. Cette roue repose sur un bâtis en bois à chaque extrémité duquel se trouve placée une planche échancrée. Un seul ouvrier peut, au moyen d'une petite manivelle et d'un engrenage, faire tourner la roue et par conséquent les couteaux tout en maintenant dans l'échancrure de la planche la poignée de fibres à écocher.

Dans les petites cultures de chanvre le premier moyen suffit ; mais dans les cultures plus étendues, on sera forcé de recourir au second, d'autant plus que l'ouvrage marche cinq à six fois plus rapidement et que deux ouvriers peuvent écocher en même temps.

C'est ordinairement après avoir subi ces deux premières manipulations que la filasse est mise en balles et livrée au fabricant de toiles ou de cordages qui ensuite lui fait subir certaines autres opérations qui ne sont pas du ressort du cultivateur. Mais ce dernier peut avoir besoin pour son ménage d'une certaine quantité du chanvre récolté. Il est donc nécessaire qu'il sache lui faire subir une préparation plus complète et qui le rende propre au filage.

La manipulation nécessaire dans ce cas, c'est l'affinage ou peignage. Cette opération consiste à passer la filasse écochée dans des peignes de divers calibres. On commence avec celui dont les dents sont les plus écartées et on emploie successivement les autres jusqu'au plus fin. On démêle ainsi la filasse et on recueille des brins de diverses qualités et longueurs. Trois peignes sont ordinairement fixés à un seul et même appareil.

**Rendement.**—Le rendement du chanvre varie suivant la variété cultivée, le climat, le degré de fertilité du sol et les procédés de culture. La grande variété donne, quand elle a bien réussi, 500 à 800 livres par arpent, ce qui au prix moyen de 10 centins la livre représente une somme de \$50,00 à \$80,00 par arpent, sans compter la graine, qui malgré son peu de valeur peut encore être compté pour quelque chose comme nourriture des volailles ou comme fumure après l'extraction de l'huile; enfin les déchets de préparation donnent encore un fumier très convenable au champ de chanvre.

La petite variété ne produit qu'environ 200 livres de filasse par arpent; mais elle vaut un tiers ou un quart de plus que la variété précédente, soit 12 à 13 centins la livre, ce qui forme une somme de \$24,00 à \$26,00 par arpent.—(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

Mgr. l'archevêque de Québec vient d'adresser à tous les curés du diocèse une circulaire pour recommander une quête en faveur des pauvres colons de la Rivière Rouge. Sa Grandeur espère qu'on se portera avec autant d'ardeur à les secourir qu'on l'a fait pour les Arabes de l'Algérie. La colonie de la Rivière Rouge a beaucoup plus de titres à notre charité que cette dernière. "Elle a été, dit Mgr. l'archevêque, fondée par des enfants du sol canadien; ce sont des missionnaires canadiens qui l'ont fécondée de leurs sueurs, au prix des plus grands sacrifices; elle est en ce moment sous les soins spirituels d'un prélat canadien, Monseigneur Taché, l'honneur de la religion et de son pays; enfin, elle compte avec confiance, dans sa détresse, sur la charité de ses frères et de ses amis du Canada, qui ont déjà tant fait pour elle, à différentes époques."

Nous dirons peut-être ici qu'on fait souvent appel à notre charité. C'est vrai; cependant, loin de nous en plaindre, nous devons, au contraire, nous en trouver heureux et honorés, car c'est Dieu que nous sommes appelés à soulager dans ses membres souffrants, et il promet de récompenser magnifiquement même un verre d'eau donné en son nom. Il est bon que nous nous remettions souvent en mémoire que nous ne sommes pas précisément les maîtres des biens que nous avons entre les mains; nous n'en sommes véritablement que les dispensateurs. Ils nous sont confiés comme moyens de salut, et nous devons surtout nous en servir pour exercer des œuvres de miséricorde. Ah! si nous comprenions mieux nos véritables intérêts, même temporels, nous ne laisserions pas passer tant de belles occasions de faire des bonnes œuvres. Nos biens se multiplieraient alors entre nos mains, car nos champs seraient fécondés par les bénédictions du Ciel. Toutes les plus belles théories en fait d'agriculture, que l'on s'efforce de mettre en pratique, ne servent pas de grand'chose, quand on ne sait pas appeler ces bénédictions sur le champ qu'on arrose de ses sueurs. C'est le saint usage des dons de Dieu qui fait les *bonnes années*; mais aussi c'est le mauvais emploi et l'abus de ces dons qui fait les *mauvaises*, et qui détermine ces fléaux et ces épidémies que la science est impuissante à prévenir et à expliquer.

Trois de nos jeunes compatriotes se sont mis en route, vendredi dernier, pour Rome. Ils vont grossir le nombre des zouaves canadiens, ces valeureux croisés du dix-neuvième siècle. Ce sont MM. Evariste Dupré, de Contre-cœur, Benjamin Bourgeois, du collège de Nicolet, et Édouard Beauchamp, de Montréal.

D'après les lettres de Mgr. l'archevêque de Baltimore et de Mgr. l'évêque de Newark, on peut se convaincre que l'enseignement public américain, tant prôné en certains lieux et dans certains journaux, vaut infiniment peu, si toutefois on peut lui assigner une valeur. Pour le prouver, il suffit de dire que la religion en est complètement absente. On laisse ignorer aux enfants qu'ils ont une âme à sauver et une loi morale à observer pour atteindre ce but. Qu'ils sachent chiffrer, compter, calculer; qu'ils travaillent à se mettre en état d'être plus tard hommes entendus dans les affaires et le commerce; qu'ils apprennent quels sont les moyens les plus expéditifs de faire fortune, voilà à peu près tout ce à quoi se réduit l'enseignement qu'on leur donne. Ainsi formés, ils ne peuvent envisager les choses qu'au point de vue des plus vils intérêts, des passions du moment et du gain le plus sordide. De là, la cause de ce grossier matérialisme et de cette corruption profonde qui règnent chez les yankees; de là encore, ce bruissement de la tempête qui menace de tout emporter et de ne laisser de la grande république que de tristes débris. Rien quo ce qui se